

L. D'ASCO
(Lyon)
E. DESCLAUZAS
(Paris)
RÉDACTEURS EN CHEF

ABONNEMENTS
Lyon... UN AN FR. 10
Paris et Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX mois

Rédaction & Administration
6, place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI EN PROVINCE ET LE SAMEDI A PARIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rira est le propre de l'homme.
François RABELAIS.

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon... UN AN FR. 10
Paris et Départements... 12
On reçoit les abonnements de TROIS
et de SIX MOIS sans frais
dans tous les bureaux de poste

Les Annonces et Réclamations
sont exclusivement reçues
à l'Agence V. FOURNIER
14, Rue Confort, Lyon
à Paris, à l'Agence HAVAS
8, place de la Bourse

LES LYCÉENS ET JEANNE GRANIER



MORTE DE FAIM. — LE COUP D'ÉTAT

Tirage justifié :
52,000 N°
PREMIÈRE ÉDITION

Les Lycéens et Jeanne Granier

On n'a pas oublié la révolte du lycée Louis-le-Grand. Des élèves anarchistes, des lettrés, des collectivistes, des sciences ont flanqué à la tête de leurs maîtres d'études des pots d'une forme plus bizarre que grecque. A la suite de ces événements regrettables, une charmante actrice : mademoiselle Jeanne Granier s'est offerte obligeamment à donner des lits aux pauvres collégiens, errants sur l'asphalte de la grande ville. Jamais femme n'eut un plus pur élan de tendresse.

Sans cette généreuse initiative que seraient devenus les expulsés de Louis-le-Grand ? Peut-être des poètes. Oh ! cette pensée fait frémir. Quel sort attend des jeunes gens allant à la conquête des fleurs de bitume ? (édition épuisée).

Pour remercier l'aimable Petit-Duc, de sa gracieuse aumône, les lycées de Paris ont décidé d'organiser un meeting colossal. Le difficile était de trouver un emplacement assez vaste pour réunir tous les admirateurs reconnaissants de la ravissante actrice. D'autant mieux que le lycée de Lyon avait envoyé son adhésion au programme. Les potaches du bord du Rhône proposaient l'Assommoir, charmante salle de café, sous le théâtre Bellecour, ayant des bords pleins d'un parfum troublant de poudre de riz et de dynamite.

A Paris la discussion fut très vive. Le lycée cent francs (lisez Saint-Louis) proposait la salle splendide où d'Orléans le cheveu à transporté le siège des jeunes. Les jeunes chez les jeunes : quoi de plus juste ? Et l'on agitait pendant un quart d'heure la question de savoir si le meeting aurait lieu à la brasserie des Quatre-Vents.

Le collège Rollin et le collège Chaptal prétendirent que la salle la plus convenable serait l'illustre cabaret Chat Noir. Un jeune taupin érudit, vint même à leur rescousse et déclara malgré les dénégations d'un cornichon — que c'était là que se réunissaient jadis les joyeux drilles, le chanoine Gillot, le chanoine Pierre Leroy — qui laissa à Charles le soin de faire le colonel Ramollot, Nicolas Rapin, Jean Passerat, Florent Chrestien et Pierre Pithou — qui plus tard devint un ange, et qu'on voit encore la « boète où il étoit écrit ».

Fin galimatias
Alias catholicon composé
Pour garantir des escrouelles. »

Quelqu'un fit remarquer que c'était trop petit.

« Je connais Salins (Rodolphe) pour les femmes, il nous empièra dans le cabaret, il nous empièra dans l'Institut, il nous empièra sur la terrasse, il nous empièra dans le réduit mystérieux cher aux fumeurs de cigarettes ; s'il le faut nous débordons chez lui, nous envahirons le toit ; nous prendrons d'assaut le chat noir, dont le drapeau tricolore rappelle vaguement les étendards rapportés de Waterloo.

L'assemblée accepta.

Et c'est ainsi, qu'une carte ainsi libellée fut passée dans les écoles de pupitre en papirte.

Dimanche, jour de Pâques.

Réunion de tous les lycéens au
CHAT NOIR.
Ordre du jour :
Félicitations à madame Jeanne Granier.
La Commission.

Dès midi, tout ce que Rollin, Chapsal, Louis-le-Grand, Charlemagne, Fontanes, Ste-Barbe, comptaient de lycéens en vadrouille afflua au Chat Noir.

Des choyées du Royal-Gommeux avaient tenu à assister à ce meeting de la jeunesse reconnaissante ; on remarquait : Gabrielle Elluini, la Valtresse, Francine de la Roche, la comtesse Latisschef, Laure de Croze, Hélène Courtois, Fanny Jackson et Fanny Robert.

Lyon avait envoyé une députation choisie parmi les plus plantureuses : Ma-

mère m'attend, Marguerite Méphisto, Annette Bassin, Elisa du Fer, Joséphine la plumeuse, Fonfon, Marthe de la Roche. — Tiens ! s'écria un potache en les voyant entrer, voici la commission des grasses !

Le bureau s'installa sur le comptoir à côté des jambons et des œufs rouges, sur la tête de la femme inconnue. Le lycée Louis-le-Grand eut la présidence, Charlemagne fut vice-président, Bonaparte assesseur, Saint-Louis secrétaire, Rollin et Chapsal furent désignés pour remplir l'emploi de commissaires.

Au fond de la salle, dans l'Institut, on remarquait les figures gouailleuses de Goudeau, méditant une tartine Gil-Blaserque, de Deschaumes contant ses impressions à Collignon, de Rivière, qui ressemble à Grassot et de Willette, se disant que ce serait un bien joli pierrot qu'un pierrot habillé en collégien.

Les gosses se montrèrent du doigt ces redoutables personnages ; un malin reconnaît Gill dans Uzès ; un rhétoricien demande à de Sta le croquis de sa biennette ; de Sta lui répond avec élégance — je dessine des chevaux ; jamais des ânes. Un de Fontanes, prend Henry Somm pour le professeur Chinois Li-Chao-Pé. En ce moment entre avec d'Haraucourt qui vient de faire expérimenter sa flûte par une vieille fille, Harry-Allis et Jean Morréas « qui n'a pas encore été écorché par l'omnibus de la Villette ».

Un bruit formidable retentit : C'est Salis qui, coiffé d'un saladier et tenant à la main la colichemarde agite sa sonnette et s'écrie d'une voix de stentor :

« Or ça, messieurs les escoliers et vous gentes pucelles, pérorer, discourez, faites telles oraisons qu'il vous plaira. En cette esbaudissant cabaret, riez se dit. La plus belle est au plus savant essottises s'il est franc bâti et vray humeur de piolet. »

« En bon français ça veut dire : Causez beaucoup et buvez mieux ! Une immense clameur salua ces paroles. Toutes les chopes se vidèrent d'un trait. La première ça passe toujours.

Le président prit la parole.

« Messieurs, j'ai l'honneur de vous rappeler qu'il s'agit de rendre un hommage public à la séduisante Jeanne Granier notre bienfaitrice.

Gabrielle Elluini cria : « Je demande la parole... »

Le premier orateur inscrit — un élève en rhétorique de Louis-le-Grand retraça les scènes qui amenèrent les expulsions. Il eut un mouvement superbe : « Nous vivons dans une époque étrange : on expulse les Pères de l'Eglise, on expulse de l'armée les princes d'Orléans ; on expulse des lycées les jeunes tribuns audacieux. Nous revenons au plus mauvais temps de Néron... »

Des voix dans l'auditoire. — Franchissez le Rubicon !

L'orateur interdit s'arrêta, perdit le fil de son discours si longuement appris par cœur : alors se campant à la tribune il apostrophait la foule.

— Qui qui veut que j'y dise zuth ?

— Zuth, luth : riche rime s'écrie Goudeau.

— Si elle si riche que ça, lui murmure Willette, emprunte lui donc cent sous.

Un nouvel orateur est à la tribune. Un grand silence se fait : il est l'un des onze héros logés chez la diva. Il toussait, crachait, se mouche, prend des poses, fait de l'effet.

— Mes chers camarades : j'ai eu cette bonne fortune d'être chassé. Je dis bonne fortune, vous savez maintenant pourquoi. J'errais sur les boulevards, ruminant une vengeance anarchiste, quand un commissionnaire me remet un petit papier. Je vais vous le lire : « Venez donc, ce soir, sans façon, coucher chez moi ! Jeanne Granier ». J'avais vu jouer Toto chez Tata. Oh ! vous ne sauriez croire l'émotion que ces lignes me produisaient. Non ! Esther devant Assuérus ; non ! Gabrielle devant Henri IV, ne ressentirent pareille émotion ; mes jambes flageolèrent et je fus obligé de m'appuyer au dos d'un sergent de ville de faction.

« En route, je rencontrais Lambinet ; il m'aborda joyeux : Tu sais me dit-il, je couche chez Granier ! ». Diable ! j'avais assisté plus de quinze fois aux représentations du Bossu, il me prit envie de le souffler.

« J'en jure, dit l'enfant, ma pipe et mon poignard. »

Il me montra son billet — le même

que le mien, puis Fistulanus, puis Thibaut, puis Mermex, puis Capiton, puis tous les onze enfin, avaient reçu la même invitation.

« Oui, messieurs, un instant ma pensée souleva le dévouement de la chaste actrice... » (Léontine Godin toussa violemment).

« Je crus que... oui, je crus ça. Eh bien non. Ce n'était pas l'amour c'était la charité qui nous ouvrait les bras.

« Et ce ne fut qu'un cri : « Jeanne veut nous recueillir ! Jeanne Granier nous recueille... »

— C'est du Bossuet tout pur, dit Collignon.

Un petit blond monte à la tribune... Je propose, dit-il, qu'on lui élève une statue sur le boulevard, en face Tortoni, on écrira sur l'une des faces :

Il lui sera beaucoup pardonné
Parce qu'elle a beaucoup logé.

— Non, pas de buste, dit un cornichon : toute une scène allégorique. Au pied d'une couchette, dans laquelle se serait étendu un collégien, madame Granier en peignoir, lui chantant cette douce berceuse, idyllique et virgilienne.

Do ! do ! l'enfant do !

— Nous protestons, hurla un grand : des enfants, nous, qui avons du poil au menton. Pourquoi ne pas mettre alors dans la légende que la spirituelle diva s'est approchée, a bordé les couvertures, et penchée à l'oreille du dormeur lui a murmuré comme unesœur aînée : Bébé n'a pas besoin de quelque chose ?

Sont-ils bêtes ces cornichons. Moi je demande qu'on grave sur le piédestal ces simples paroles : « Quand y en a pour un y en a pour onze. »

— Messieurs, reprend un Italien, azetons lui plutôt une titre oune particule. Ça flatte toujours une femme. Par exemple la terre d'abondance près de Crémorne, on la nommerait se suppose : Madame Zeanne Granier... d'abondance !

Cette motion souleva un tolle général.

Rodolphe Salis prend la parole.

— Tas de gamins, vous n'y êtes pas. Il faut être écoliers comme la lune pour se noyer dans des verres d'eau. — Picard, passez des bords. — Madame Granier est une charmante femme, demandez lui d'installer un collège à Paris.

Elle enseignera elle-même les sciences exactes, et les autres. Dans le Petit Duc, elle a prouvé ses qualités ; elle compte jusqu'à cent.

« Jeanne Granier maître d'études, pion répétiteur, proviseur et recteur, voilà ce qu'il vous faut. Il y a toujours des pages dans les pièces qu'elle crée : avec ces pages la vous ferez des volumes. Et je ne vous donne pas quinze jours pour les savoir tous par cœur. »

« Si ma proposition vous va, mettez là aux voix ! »

Mais Gabrielle Elluini s'était levée ;

— Ah ça, dis donc, mon petit Salis, est-ce que tu te fiches de nos fioles ? Les collégiens sont le seul espoir qui nous reste. Nous prenons des maris si Abel que c'est carême cinquante-deux semaines l'an. Nous comptons sur cette jeunesse ardente, virile. Cette jeunesse capable des sept merveilles !

Annette Bassin. — Gabrielle, dis pas de bêtises.

« ... Je continue : Nous ne voulons pas laisser à une seule Granier le monopole d'instruire la jeunesse. Il y a aussi des lits chez moi. Je n'ai pas tout vendu à l'hôtel Drouot. Et à défaut de lits, j'ai des canapés. »

« Jeunes gens, n'écoutez pas Salis. — Rodolphe est un émissaire de la petite Jeanne Granier. Suivez-nous : nous devons nous dans des maisons neuves et il y a des pieds de biche à la porte. »

Toutes les dames se levèrent, entraînant à leur suite une bande de solliciteuses. Pas un chat — même blanc — ne resta au Chat noir.

Picard constata qu'il était refait de soixante douze consommations,

— Voilà les nouvelles couches, s'écria philosophiquement Goudeau qui ne croit plus aux jeunes depuis qu'il se croit vieux.

— Les vieilles couchent aussi dit Willette ; puisqu'Elluini offre des matelas. On entendit, un soupir étouffé venant du coin à droite, au fond, en entrant.

Le garçon de vaisselle — officier de

l'eau grasse — ramena un pauvre diable tout tremblant. C'était un collégien, pâle, défait, hâve.

— Je n'ai pas l'habitude de fumer, dit-il péniblement en comprimant les soubresauts de sa poitrine.

Il allait partir.

— Non s'écria Picard, je le garde comme otage pour mes soixante-douze bords. Et c'est ainsi qu'on peut voir accroché, vivant au-dessus du hibou de la cheminée, à côté des deux ascètes moyen-âge ce pauvre lycéen imberbe ; seul souvenir de ce meeting immense qui doit écorcher des bords à Salis et une statue à Granier.

L. D'ASCO.

TROP DE JUPONS

Je n'aime pas la politique
Qui sent le musc et le benjoin ;
Je voudrais que la République
Se débarrassât avec soin,

De la loquace coterie
De ces bavardes à tout crin,
Jouant les nymphes Egérie,
En robes de soie à gros grain,

Chaque parti compte la sienne,
Dans la rue ou dans les salons
Notre République athénienne
S'embarrasse dans ces jupons.

Mais c'est la secrète espérance
De certains bonzes importants :
Faire respirer sur la France
Les ruelles de l'ancien temps.

L'heure des Chevreuse est passée
Ainsi que le temps des tournois ;
Quelles restent au gynécée,
Le forum est las de leurs voix.

Un jour, Jeanne d'Arc — une femme,
Mit un terme à notre douleur,
Ces Ninons ont-elles la flamme
De la vierge de Vaucouleur ?

Jeanne était dure à la bataille
Mais elle se souciait peu
De la finesse de sa taille
Ni de l'éclat de son œil bleu.

La terre sanglante et meurtrie,
Tressaillait d'aise sous ses pas.
Elle défilait la Patrie
Mais elle ne se fardait pas.

Où dans leur salon qui ruisselle
Où dans leur taupin faubourien,
Fuyons-les donc ! De la Pucelle
Toutes ces femmes-là n'ont rien.

KARL MÜNTE.

MORTE DE FAIM

« Un témoin oculaire nous rapporte
Que, hier matin, une jeune fille de
dix-huit ans est morte de faim sur
le boulevard de l'Hôpital.

« Des passants l'ont vue s'asseoir
sur un banc, où elle a expiré quel-
qu'instants après. Un chauffeur-mé-
nicien, M. D..., et quelques fem-
mes se sont empressées de lui porter
secours, mais tous leurs soins ont
été inutiles ; la pauvre enfant était
bien morte, et il paraît malheureu-
sement irréversible qu'elle est morte
de faim. » (Paris)

Un fait-divers, rien de plus, c'est poignant, c'est laconique, c'est brutal ; les journaux l'ont relaté à la troisième page. Docement, bourgeoisement, ils déclarent, dans leur premier Paris, qu'il n'y a pas de question sociale. M. Gambetta l'a dit. M. Gambetta le savait. M. Gambetta était fin — comme un Géniois. On le répète après lui. Mais il arrive qu'une jeune fille meurt sur un banc. Il faut constater le fait. Ça dérange un peu les idées reçues. On devrait poursuivre les malheureux qui crévent de faim. Un magistrat inventera bien, quelque jour, pour sauver l'ordre, le délit d'inanition.

Des badauds et des irresponsables sont allés au Champ de Mars, conduits par des paletots fourrés, ils ont pillé les boulangeries, ils ont agité leur drapeau noir : « Du pain ou la mort ! » Et M. Cuneo d'Ornano, le Corse à la patée, a crié comme Louis-Michel : « Du pain ou la mort ! »

Manifestation sans grandeur, émeute ratée. Des oisifs et des imbéciles, puis des convaincus silencieux, on en arrête quelques-uns : ils sont riches. Les ministres en font des gorges chaudes.

Elle est autrement imposante la manifestation de cette jeune fille de dix-huit ans qui, sans un cri, sans une plainte, sans un mot de révolte, s'assied sur un banc du boulevard pour y mourir.

La société passe près d'elle, tâte son corps, le trouve rigide, glacé, et l'on porte ce jugement irrécusable : morte de faim !

Si la révolution était possible, si la

révolution était utile, elle n'aurait de la décomposition de ce cadavre de jeune fille.

J'ai frémir en lisant ces lignes. Une sueur froide m'est tombée du front. A côté du drame faux de l'Esplanade des invalides, je voyais le drame vrai du boulevard l'Hôpital et je croyais entendre cette bouche, à demi-ouverte, crier contre ses bourreaux.

Cette morte est une martyre.

Elle avait dix-huit ans, elle était belle. Elle pouvait se jeter dans le tourbillon capricieux. Fille de joie, elle aurait eu les bravos de la foule enthousiaste. Elle aurait bu du champagne dans les cabarets à la mode, trôné au bois, été reine dans sa loge aux Variétés ; vu son nom s'élever dans les premières colonnes des journaux du tout Paris mondain.

Elle aurait eu ses laquais, ses chevaux et son hôtel ; elle aurait été la courtisane enviée, choyée, fêtée, acclamée.

Mais il aurait fallu se vendre. Se vendre comme celle dont on vend les diamants, se vendre comme les prostituées dont on redit les fêtes, se vendre comme les actrices dont on lorgne les maillots. Il lui aurait fallu accepter le marché hideux, le trafic infâme : « Mets-toi toute nue et on t'habillera ! »

Elle a rencontré, dans la rue, des vieux aux regards sadiques, aux lèvres pendantes et baveuses, qui lui ont proposé — ce qui se propose d'habitude, et hautaine elle a refusé. Elle est morte de faim pour n'avoir point voulu souper.

Jeune fille, je ne te connais pas, je ne t'ai jamais vue ; mais je me découvre respectueux devant ton cadavre.

L'Eglise a fait des saintes avec des martyres qui n'avaient pas souffert ce que tu as souffert.

Mais tes larmes, tes désespoirs, ta mort, sont des témoignages de ta vertu, ils sont aussi la preuve du vice hideux qui ronge notre société moderne.

Simplement honnête, brave comme on l'est dans le peuple, sortie de la nuit des faubourgs, tu avais rêvé de vivre en travaillant, pauvre insensée. Tu es allée demander de l'ouvrage, comme on demande l'aumône : on t'a refusé. L'usine chôme.

Tu as coudoyé des filles, mais ton estomac vide s'est détourné avec dégoût. Il ne t'est pas venu à l'idée qu'un beau corps de dix-huit ans est une fortune ; que Paris est un immense marché. Tu n'as pas voulu te mêler au troupeau de courtisanes, blafardes sous le gaz, offrant leur chair à l'heure, à la nuit ou au mois. Tu aurais pu rencontrer, pourtant, parmi les acheteurs, ces grands usiniers qui n'ont pas toujours d'ouvrage pour une jeune fille, mais qui ont toujours de l'or pour une fille jeune.

Tu t'es dit simplement : j'attendrai.

Assise sur le banc, les entrailles déchirées, l'estomac criant, les tempes bourdonnant, les yeux lourds, comme battus ; la respiration sifflante ; la gorge sèche ; voyant des couleurs : bleues, vertes, rouges, passer, fantasmatiques, devant toi, tu attendais.

Cependant tu te souvenais d'histoires racontées par les hommes, dans les ateliers : des histoires de femme. Tu te souvenais qu'on avait dit : Sarah vend ses diamants, Hortense Schneider vend sa villa, Elluini vend ses bijoux. Tu savais que les joailliers font des rivières et des colliers pour les filles qui prêtent leurs bras et leur cou. Tu savais que l'infamie se vend au poids de l'or, que le vice est d'un prix inestimable et qu'il te suffisait d'un sourire pour savoir où dîner.

Avant de t'asseoir, tu avais traversé, ô sublime affamée, les boulevards de ce Paris joyeux ; tu avais vu ses boutiques de bijoutiers, ses boutiques de modes, ses restaurants, laissant s'exhaler, par des soupiraux ouverts, les odeurs subtiles des cuisines savantes. A travers les glaces, tu avais vu des couples s'asseoir aux tables ; et tu avais surpris, derrière des portières mystérieuses, des femmes qui se prélassaient en se délassant. Penchées sur ces corsets béants, des messieurs bien mis, jetaient des baisers et des lous d'or. Mais tu n'as pas voulu faire une tielle de ton sein, tu as passé, dédaigneuse, plus hautaine, plus fière que toutes ces reines du vice et bien loin, allant toujours, toujours, tu t'es affaissée sur un banc, demi-morte mais encore vierge !

En passant, modeste héroïne, tu as jeté un regard désespéré sur la

Seine ; elle coulait, sinistre, avec un clapotement lugubre sous les ponts : Tu as pensé que cette robe liquide irait bien à ton cadavre vert. Et fascinée par la magique vision de l'eau qui t'appelait, tu es descendue sur la berge, tu as levé un regard vers le ciel — ce grand ciel vide où les repus placent une consolation pour les déshérités et, souriant tristement, tu as été tentée de noyer dans le fleuve les quelques heures qu'il te restait à vivre.

Mais une pensée t'a retenue : il fallait que ton cadavre fût un enseignement. Tu n'as pas voulu dérober à ce monde égoïste son crime affreux. Et, chancelante, tu as remonté péniblement les marches de ton fatal calvaire. Ta mort devait accuser tes bourreaux.

Il me semble qu'alors ton pauvre et doux visage, ravagé par la fièvre, mais pâle de cette pâleur hâve que donne la faim, devait te faire ressembler aux martyres chrétiennes des premiers siècles. Victime de l'étrouffement de nos institutions, tu allais te donner à la mort pour n'avoir pas voulu te vendre à la vie.

Ton corps ramassé sur un banc, témoignait contre la cruauté de la foule : mais surtout, ô jeune fille, il dit ton courage et ta vertu. Il dit ton abnégation sublime. Quand tout n'est que trafic, quand tout se vend, depuis la conscience des hommes d'Etat, jusqu'à la dénonciation des mouchards tu n'as pas voulu te vendre, toi, tu as voulu avoir ce suprême orgueil, au milieu des affres de la faim : laisser à tes dix huit ans leur auréole virgine.

On a creusé pour cette jeune fille un trou au cimetière dans un coin perdu de la fosse commune. S'imaginait-elle, cette société marâtre, que dans le trou disparaîtra son crime ? croit-elle que ce meurtre sera couvert par quelques pelletées de terre ? et qu'il suffira, pour qu'on reprenne gaiement le cours de la danse joyeuse, d'un fossoyeur et d'un prêtre ayant expédié ce cadavre accusateur, ramassé sur la voie publique ?

Il n'y a donc pas de juges pour juger l'assassin — quand cet assassin est un peuple au lieu d'un homme ? Et cette victime ne sera donc jamais vengée — jamais ?

Que du moins son courage ait sa récompense. Un soldat gagne la croix quand il tombe devant l'ennemi. Elle est tombée, elle aussi, soldat de l'honneur devant l'ennemi ; le vice tout-puissant. On devrait élever sur sa fosse un monument de granit avec ces mots :

Elle avait dix-huit ans,
Elle est morte de faim.

pour que sa vertu soufflée du fond du sépulcre les prostituées mâles et les prostituées femelles et force à s'incliner tous ceux qui devraient mourir de honte devant cette femme morte de faim.

E. Desclauzas.

Silhouette d'une demi-mondaine

ROSALIE

Coupeau s'enivrait. Il rentrait dans son taudis, ayant aux lèvres l'écume baveuse du mauvais vin. Nana grandissait dans cette fange. Une nuit Nana oublia de rentrer.

Le roman de Nana est celui de Rosalie.

Une enfant de la Guille, ce faubourg perdu du vieux Lyon ; sceptique et gouailleux ; sorte de Belleville de province. Etrange quartier. Barthens l'a surnommé le clan des convicts. Mot bizarre dont Letellier, ce jeune journaliste — soldat — a tiré la double élection de Bonnet-Duverdier. Au fond le mot était exact, mais pris dans le sens honnête : Les Guilloins sont des convicts, étant des nomades. Ils vivent, grouillant, dans les immenses cités uniformément noires et hautes. Rosalie a grandi dans ces milieux populaires.

Rosalie n'est pas une princesse : elle s'en moque. Point n'est besoin d'une main de race pour servir des bords. Elle dit son origine, elle raconte les détails tristes de ses débuts sa joie cache les larmes de son berceau. Il faudrait Dickens pour retracer ce profil de faubourienne libertine, née dans la nuit des prolétaires.

Les natures brutales ont leur douceur. Le père s'enorgueillissait : « ma fille sera quelque chose ! » Il mettait toute la somme de tendresse possible sur ce front jeune et charmant. Son rêve qu'ab-

tissait le vin, se réveillait sous les regards de sa fille. Il pensait : « Elle est jolie ! » Il admirait son œuvre. Il la caressait de ses grosses mains, tâtonnantes, respectueuses presque avec des hésitations de croyant, avec des élans d'inspiration. Toute la honte de son âme rentrait en lui. Et ce qu'il avait de tendre, de paternel, allait à cette enfant qui devenait une femme. Il l'envoyait en apprentissage. Les ateliers de tisserands sont noirs. Les grands métiers, squelettes décharnés, font un bruit monotone qui endort. Jamais on ne voit le jour par ces fenêtres aux carreaux multiples des ateliers de la Croix-Rousse. Rosalie s'ennuyait à pousser le batant et à recevoir la navette. Toujours l'éternel mouvement de va et vient : une existence automatique de pendule *Clic ! Tac ! pan !*

Une chanson dit :

Quant on chassait en sabots,
Faut pas descendre par la Grand-Côte.

Chemin glissant, pente rapide : elle descendit jusqu'à l'Alcazar, la petite Rosalie.

« Ici l'on danse » disaient les archers. Salle banale. Décor soigné ; un public douteux. Des filles habituées, vivant de leurs entretiens. Autour de la piste, des petites tables ; c'est là que se signent les actes de mariage, on débat les contrats entre deux docks de bière ou deux orgues. Embauchage à la nuit, même moins. Des mariages s'y marient parfois deux fois. La fantaisie qui dure une heure est respectée. Rosalie s'attabla quelquefois mais elle s'enfuit au moment de payer son écot. Un baiser pour régler l'addition c'était cher.

Pourtant, elle s'endormait. Elle devint l'une des muses de ce foyer interlope. On citait ses mots, on admirait ses poses. Elle avait de splendides épanchements lascifs. Elle avait trouvé un maître qui apprend tout ça en une leçon. Et pour prix de son bonnet de vierge elle devint très experte en l'art d'émerveiller la galerie.

Son père songeait à lui faire une position. Un jour elle lui dit : « J'en ai une ! » Et tonnement du bonhomme. « Et très intéressante encore ! » Un bébé vint. La maternité est chose sainte. Elle étouffait l'enfant de baisers furieux, de ces baisers que donnent les mères qui ont des amants, elle l'aima avec transport et l'appela « mon chéri ! » mot superbe mais banal dans certaines bouches.

Une grossesse survint, elle voulut son *quant-à-elle*. Elle l'eut. Elle s'affubla d'un tablier très-blanc et d'une sacochette neuve.

Il y a six mois, elle débutait à la Moderne. Très gaie, toujours un peu la cliente de l'Alcazar, elle répondait à ses valseurs des airs de quadrille. Et les écots des naifs dansèrent, dans la sacochette, la polka des Jouvencaux. Se fâcher ne mène à rien : elle est drôle. Puis à quel service irait le tapage ? Elle hait le bruit qui n'est pas la joie. Elle a un minuscule bonnet, un bonnet invisible sur l'oreille. Très près de sa tête, certain jour : posé de travers, il donne à sa main, la riposte prompt.

A part ça, fort gentille demoiselle. Riante de bon ton qui joue à la grande dame. La glace du fond lui dit qu'elle est gracieuse. Et complaisamment, pour la remercier, elle sourit à la glace. En dépit de ses aventures de jeunesse, sa taille est bien prise ; sa gorge avançant fait songer à la délicate chanson des pommes. Fruit mûr qu'il est bon de croquer. Le grand dommage c'est qu'il ait donné autant de lait doux que de cidre aigre. Le visage est agréable. Elle est belle sans la beauté. Brune avec de jolis yeux, des lèvres bien sculptées et rehaussées d'un carmin naturel de bon aloi : des dents de souris.

Nos beaux fils, dont les aïeux moururent en Palestine, enervés par le bourgeoisisme de la vie moderne, vont s'asseoir à ses tables. Ils tachent leurs blasons avec la mousse qui tombe des docks qu'elle sert. Et plus sûrs de vaincre qu'à Azincourt et à Poitiers, ils font le siège de cette citadelle plus d'une fois conquise.

Elle sourit aux preux gentilshommes boudinés, elle grignote leurs armoiries ; elle se taille une chemise dans leurs étendards. Et quand, belle d'impudence, elle tient, sous ses caresses chaudes, un lion mollement couché, elle s'écrit en parodiant la Roumestan de Daudet : « Encore un fois la Croix-Rousse a vaincu Fourvière ! »

Allons, messieurs de la haute noce, bellâtres abâtardis dans la somnolence d'une ville provinciale, couvrez de fleurs le corsage de la fille du galocher.

NESTOR.

ÉCHOS

DE

LA PROVINCE

Belley

Les enfants sont bien terribles allez, en voilà un qui vient de prendre son vol pour la ville des brouillards, répondant au doux nom de Bichette, elle emporte beaucoup de regrets, en descendant elle a abandonné son amant, qui du reste en est très consolé, car il vient de se pourvoir d'une nouvelle beauté, portant le doux nom de Mina la brune, je me réserve le droit de vous la faire connaître ah ! ce monsieur quelle barbe bleue, c'est sa 23^e ainsi que j'ai pu le lire sur son carnet où il inscrit ses victimes, et lorsqu'il en sera à sa 24^e, nous lui ferons la croix, ce ne sera pas long ; sous ce départ précipité et dans l'abandon, il y a paraît-il une petite histoire assez grivoise, je vous la conterai prochainement.

Par contre une Marseillaise vient de nous arriver ; avec toutes ces carmes mon cher, quelle soit la bienvenue, car j'espère faire plus ample connaissance avec elle, bayane.

Mademoiselle Etienne est toujours

aimable, elle vient de faire une petite promenade à Virieu-le-Grand, pour embrasser son vieil ami probablement elle nous est venue toute guillerette, je remarque cependant avec beaucoup de peine que ses goûts, depuis quel temps, tournent à la garance.

Et au casino à la la la bonne farce, l'on s'y amuse, venez et vous verrez, ces aimables artistes sont adorables.

Lons-le-Saunier. — J'ai toujours omis jusqu'à présent de passer sous silence les escapades de Marie et d'Hortense les deux inséparables. Mais ces tendresses se moquent trop ouvertement de la *Bavarde* et sont rentrées dans la voie du devoir. Très bien, belles, mais il n'était pas nécessaire de vous brôiller, l'une ne doit rien à l'autre.

Marie n'aime pas les civils. Depuis quelque temps je l'aperçois en compagnie d'un fringant fils de Mars. Attention belle biche vous pourriez trébucher, vous rendez jalouse Victorine-la-Troigne.

France ferait bien de se modérer un peu, quelle triste mine vous faisiez l'autre soir au bal Vugier. Bazile était cependant bien empressé auprès de vous. Sophie n'a pas profité des étreintes qu'on lui a données, elle est toujours sale comme un peigne.

ASCANIO.

Bourg. — L'on voit souvent, surtout le soir, une petite brunette pas jolide du tout et surtout peu propre circuler dans la rue Chèvre. Cette vadrouille, non contente d'avoir réduit son ancienne bienfaitrice à la misère, d'avoir trompé le malheureux qui a voulu en faire une honnête femme, (travail d'Hercule, auquel il n'a pu parvenir), cette vadrouille, disons-nous, trompe encore son trop confiant nabab.

Nous avons dans notre chère cité, une petite hébée aux yeux très pointus à l'abord très facile et tranchant, qui, réellement, peut transformer son cœur en caserne de passage.

1 RÉGUISÉ.

Vesoul. — Une de nos plus aimables cascadeuses, la charmante et microscopique X, aurait grand besoin, paraît-il, de la faculté du divin Esculape. Le nombre de ses victimes devient de plus en plus considérable, surtout parmi les brillants fils de Mars. Ceci n'est pas de l'aller cascader tous les soirs.

Elisa paraît bien triste depuis quelques jours, d'où viennent ses soucis : de la perte de son bouilliant fils de Mars ; nous supposons, et à bon droit, que c'est plus tôt la perte des bijoux que l'on ne voit plus à ses doigts. Une autre cause de tristesse doit être l'aventure survenue à son nabab.

L'AS DE CŒUR

Mes jolies vadrouilles ouvrez l'œil, car voici un nouveau correspondant qui se charge de raconter vos petites aventures et je vous promets qu'il en sait ; pour mes débuts je commence par prévenir la petite Ninique elle ferait bien de ne plus s'amuser à aller regarder les dames des officiers sous le nez, ça pourrait lui coûter cher. Voudrait-elle me dire pourquoi elle prend si souvent de la tisane de graines de lin, qu'elle prenne garde, si certaines personnes le savaient on se ferait un devoir de lui donner une carte de circulation ce qui ne lui ferait pas plaisir car elle pourrait faire une visite prolongée à l'hôpital.

Nous demandons à la grande Eugénie ce qu'elle pense de la manière dont on lui a fait quitter le bal de notre ville, nous regrettons qu'on ne la laisse plus entrer car elle faisait l'admiration des danseurs, on se propose de faire une demande en sa faveur pour la réintégrer. G. A. C. O.

Clermont-Ferrand. — La police, avec son zèle habituel, a fini par nous débarrasser de quelques douzaines de vadrouilles. C'est à peine si on en voit maintenant deux ou trois (pas de douzaines) sur la place de Jaude, tandis qu'avant on en voyait en moyenne une cinquantaine.

Les vadrouilles chassées de la place de Jaude et des rues avoisinantes, se réfugient dans d'autres quartiers.

C'est ainsi qu'il y a quelques jours, nous promenons un soir place d'Espérance, nous en avons aperçu sur cette place une douzaine. Elles ne se gênent pas pour vous accoster. Les hommes comme les jeunes gens leur sont bons, pourvu que... Elles préfèrent surtout ces derniers.

Nous appelons l'attention de la police sur une maison de la rue Bernier, d'où viennent ces vadrouilles. Ce bouge est sous la direction d'une vieille mégère.

Nous espérons que la police vaudra bien surveiller cet établissement, et dans l'intérêt des honnêtes gens, qui se trouvent ainsi gênés dans leur circulation.

Fernande, l'ex-bonne a congédié une de ses deux servantes, Louise a été remplacée par la pimpante repasseuse qui a lâché son métier pour prendre celui de vadrouille. Fernande a donc maintenant pour bonne deux repasseuses, Thérèse et l'autre.

Beaucoup de personnes se demandent comment il se fait que Fernande puisse payer deux bonnes, — si toutefois elle les paie, ce dont nous doutons fort ; elle qui était bonne, il y a à peine deux ans.

Il nous est très facile de répondre à cette question. Qu'on ignore pas que Fernande est entretenue par un des gros bonnets de la ville de Thiers. Ce gros bonnet, — pardon ! — ce monsieur lui donne 500 francs par mois.

Avec 500 francs par mois, Fernande peut bien se payer deux bonnes. Elle ne se ménage pas les plaisirs. Elle joue à la « dame du monde ». Quand elle va au Casino des

Variétés, elle s'installe dans une loge. (Nous connaissons un autre genre de loge où elle s'installe plus à sa place.)

Nous savons de source certaine qu'en la mettant en chambre, son adorateur lui a recommandé de ne pas laisser pénétrer dans sa chambre aucun autre que lui.

Fernande a-t-elle tenu la promesse de lui être fidèle ? Nous répondons : Non !

Il ne se passe pas de semaine que des hommes pénétrant dans sa chambre.

Nous pourrions en citer plus d'un. Par exemple, quand son adorateur de Thiers arrive, il ne faudrait pas s'aviser d'aller la visiter car on serait mal reçu.

Les brasseries de notre ville servent pour faire le stage aux vadrouilles. Après Ostiva et Margot, etc., etc. qui ont quitté la brasserie Desaix, nous devons enregistrer le nom de Blanche, bonne à la brasserie du Bas-Rhin.

Blanche-A-Pin qui est à la brasserie du Bas-Rhin est malade.

Rose, la cocotte aux cheveux dorés, ferait bien de ne pas interpellé les personnes qui passent d'une façon aussi grossière ? Les passants ne sont pas cause si elle se gèle à sa croisée et si les amants n'abandonnent pas.

Au Casino des Variétés, la représentation du 24 mars, nous avons remarqué la présence au parterre de cet établissement, de deux nouvelles vadrouilles. Elles devaient des yeux à la *Bavarde*, cherchant sans doute si elles y avaient figuré leur nom.

Elles sont vêtues de noir. On dirait deux veuves ; l'une d'elles porte un binocle.

Aussitôt que nous aurons des renseignements, nous en parlerons plus amplement. Pour le moment, contentons-nous de les signaler.

SARITHA FERRIERE.

Dans notre prochain numéro, nous publierons *Les Mystères du petit Persil* révélations sur le demi-monde de Clermont.

Commercy. — Nous prions nos lecteurs de Commercy de ne point oublier leurs envois hebdomadaires.

On nous assure que la petite Jenny aurait été surprise, cette semaine, en flagrant délit de flirtage avec un beau voyageur de commerce.

Jeanne songerait à quitter Commercy ; elle éprouve de vifs chagrins.

La grande Louise est actuellement dans une position très embarrassante.

RÉNÉ.

Nancy. — La correspondance de Louise la Juive ne nous étant pas parvenue à temps ne sera insérée que dans le prochain numéro ; elle sera très importante.

Hyacinthe Polrot est toujours à Paris ; on l'a vue cette semaine à la brasserie Suisse, rue de la Fidélité, où elle est allée rendre visite à sa compatriote Suzanne. Il paraît qu'elle a trouvé dans la capitale un nabab bon teint qui la dédommage de tous ses déboires dans le chef-lieu de Meurthe-et-Moselle.

On nous en raconte de drôles sur Julie, la grosse Emilie, Léonie, Alice la petite blonde, Lucie. Prions Cagot de reprendre sa bonne plume pour nous tenir au courant de leurs faits et gestes.

Voyons, M. Fra-Diavolo, narrez-nous donc les aventures de Léonie, l'ancienne locataire de la rue de la Charité.

Et vous M. Saint-Georges, ne nous parlez-vous plus de l'adorable Alphonsine ? Inénarrable Jamicotin, pourquoi ne nous entretenez-vous plus d'Anna Binocle ; elle est toujours une des reines de vos cascadeuses nancéennes.

Et l'agence Ya-Cinthe oublie-t-elle donc Yacinthe et sa sœur, Justine, Julie, Anna qui maritrait toujours, Céline qui parle anglais, etc.

Boudin ne sait-il donc plus ce que font la belle Fernande, Elisa sans cheveux, la semillaire Blanche.

Le Touriste ne voit-il plus Mathilde au Chalet. Enfin Tartempion a-t-il donc délaissé complètement Léonie l'andalouse et Catherine ?

Voyons, Messieurs, parlez.

Bavarde.

Chaumont. — Oh ! mon pauvre Petit ! mon pauvre Petit ! que vous devez être malheureux et que nous vous plaignons, vos yeux doivent verser des larmes de désespoir et comme dit un Sicheu « Une peau très épaisse s'est étendue sur votre cœur, le grand Wacandah s'est retiré loin de vous. » Oh ! malheur ! le reine de votre cœur, cette séduisante fille d'Ive qui faisait tant de folies pour vous, vient de prendre son vol vers un climat plus doux, accompagnée de son inséparable.

L'air de Chaumont devenait malsain pour la constitution délicate de ces dames. On s'est-elles allées continuer leurs exploits tragico-amoureux ? Nous l'ignorons. Pleure mon pauvre Petit, cela te soulagera, et avals plusieurs vertes !

Si Rosette et Gabrielle nous ont quittés, en revanche une brillante étoile nous est tombée des nues. Gracieuse et belle comme un ange, elle a quitté les plaisirs fades que lui offrait la vie de famille pour courir le monde, comme jadis Christine de Suède, et faire admirer sa brillante et opulente chevelure couleur de jais. Salut à Ninie !

SEROUIN.

Pont-à-Mousson. — Anna à la barque de Satin est partie en furie, parce que son brun protecteur l'a quittée. Consolée-vous belle Anna, car sur la quantité vous ne devriez pas vous en apercevoir.

Nous conseillons à la grosse Augustine de ne plus se friser, car vraiment, elle ressemble à un chien caniche.

FRISK-POULTE.

Toul. — La vadrouille Nini est partie, elle s'est enfin décidée à lâcher son gosse. Cela a été dur. Dame, c'est que le petit payait bien.

On nous annonce sous toutes réserves le retour de Bleuet dans notre ville. Si cela était, comme le beau Georges serait content. Elle était si gentille.

6 QUARTS.

Epinal. — Marie la Brune n'a pas encore modifié son costume comme l'a prié la *Bavarde*, c'est vraiment dommage. MM. les militaires la trouvent quand même belle comme elle est, car autant qu'ils passent devant chez elle à cheval ou à pied, autant qu'ils baissent pour apercevoir cette masquette aux beaux yeux et aux larges épaules.

LAIT-TOURNAI.

Sedan. — Reconnaisable entre toutes par ses riches appas, Bouton-d'or fut, pendant six mois environ, l'idole encensée par nos pâles muscadins. C'était alors le bon temps pour elle, car chaque jour, au déjeuner à la campagne succédait le dîner chez Lambert. Ses riches et élégantes toilettes lui suscitaient bien un grand nombre d'envieuses, mais le magnifique collier qui brillait à son cou, lui attirait le respect des naïfs et la considération de ses émules. Peut-être était-ce le grand collier de l'ordre de la vadrouille ?

Tout lui souriait et déjà, dans ses rêves insensés, elle se promettait d'éclipser, par son faste et ses prodigalités, les nombreuses cocottes qui pullulaient à Sedan, quand survint une catastrophe qui renversa tout ses beaux châteaux en Espagne.

Depuis deux mois elle hébergeait Patchouly. Or un soir, il advint que deux viveurs vinrent lui demander l'hospitalité. Leur bonne mine, leur tournure et surtout le bruit agréable des pièces de vingt francs firent qu'elle leur accorda l'abri qu'ils réclamaient.

Ils étaient deux ; elles étaient deux.

A l'aube nos deux conquérants quittèrent le toit hospitalier, le porte-monnaie allégé de quelques louis et rendant grâce à Cupidon.

Juras ! l'un d'eux fut atteint, quelques heures après, d'un mal qui nécessita de grandes précautions et des soins assidus.

Le bruit s'en répandit et la terreur fut telle, que ses plus ardents admirateurs craignant le même sort, désertèrent sa compagnie.

Elle tomba du haut de sa grandeur et bientôt la déche s'installa chez elle et y établit son quartier-général.

Au mardi-gras, cachée sous un costume de page, elle redevenait l'idole d'un instant. Mais abandonnée de nouveau, elle se proposa de chercher dans un... harem le repos, la nourriture corporelle et l'oubli de ses malheurs.

JEFOUETTE.

Le Havre. — ALCAZAR. — L'administration s'est assurée de bonnes recettes en engageant le petit Jacques Naudi.

Ce calculateur sans pitié, qui j'avais déjà pu apprécier à Lyon, au cirque Rancy, et à Paris, aux Folies-Bergères, est toujours très intéressant et obtient tous les soirs des applaudissements mérités.

La famille Elbins, gymnastes, remplace avantageusement les Canadas.

Miles Lenoble et Delongue, MM. Armand Bel et Henri sont, et resteront toujours, les préférés des habitués.

FOLIES-HAVRAISES. — Mmes Valdor et Olga, M. Leduc ont toujours du succès. La petite Paula paraît souffrante ; pourquoi faire chanter cette charmante enfant, si elle est fatiguée ?

ALCAZAR POPULAIRE. — On ne pouvait faire plus que d'engager Mlle Louise ; l'accueil froid que reçoit partout cette artiste ne la déciderait-elle pas à abandonner le concert ?

Mlle Camille, qui a une assez belle voix, est plus appréciée, et c'est justice.

MM. Raphaël, baryton, et Désiré, comique, ont fait applaudir, formant l'élément mâle de l'établissement.

CONCERT POPULAIRE. — Mlle Clarisse a, paraît-il, fait du bruit à propos de la *Bavarde* ?

Que cette ex-marchande d'huîtres étudie ses gestes, cela vaudrait mieux. Mlle Emilie ferait bien d'attendre, avant de sortir avec son protecteur, que tous les clients aient évacué la salle.

C'est pas en suivant cette voie-là que vous retrouverez la vôtre, chère petite !

M. Célestin, baryton, possède une fort belle voix et serait parfait s'il appuyait un peu moins sur les S. M. Péroche, comique, réunit toutes les qualités désirables et recueille sa large part de bravos.

CONCERT LOUIS XV. — Mlle Amélie, par son amabilité habituelle, se conserve la sympathie du public. Elle est bien secondée par M. Vauthier, bon comique, et à eux deux ces artistes rendent agréables les soirées de ce concert dans les glaces.

Mademoiselle PASSE-PARTOUT.

Il a été perdu, depuis environ quinze jours, une de nos demi-mondaines, Rachel ; celui ou celle qui la retrouvera est prié d'en faire part à la *Bavarde* ; il y aura récompense.

Nous prions certains jeunes boudinés de ne pas voir dans tous les jeunes gens qu'ils rencontrent des correspondants de la *Bavarde* et de ne pas les insulter, car ils en sont tout à fait innocents.

Notre demi-mondaine Julia pourrait-elle nous dire avec qui elle était au café de Madrid, un des jours de cette semaine ? et quel est ce grand et mince boudiné qui se pose comme son protecteur et qui veut tout casser en parlant de la *Bavarde* ?

Est-il vrai que le nabab à Mlle Rachel doit la quitter pour se marier, dit-on ? Un petit conseil, Mademoiselle : il serait temps de prendre un peu de sérieux, car en menant une vie de Polichinelle comme vous le faites, ceci ne vous semble nullement drôle et l'âge commence à venir à grands pas ; quand vous commencerez à vous décevoir, ce qui est déjà fait, vous ne resterez que ce que vous êtes, c'est-à-dire une vadrouille. MACRUSE.

Bordeaux

AVIS. — Toutes les lettres et communications doivent être adressées, 16, rue de Grassi.

ÉCHOS DEMI-MONDAINS

Décidément Marguerite la Nantaise, est une fille bien intelligente mais qui a bien peu de chance.

Tracassée sans répit, par une bande de créanciers, la brune pécheresse vient de prendre une bonne, véritable corbère, chargée spécialement d'éconduire couturières, parfumeuses, blanchisseuses et toute la kyrielle des fournisseurs, qui viennent journellement réclamer le montant de leurs factures ; de crainte même d'une surprise pendant la nuit la bonbonne couche en travers de la porte, pour protéger sa maîtresse contre toute alerte.

Marguerite brêle ses derniers *baizeaux* (il sera donc nécessaire qu'elle monte de nouveaux *bateaux*) boucles d'oreilles sont allées rejoindre bracelets et bagues.

Espérons que quelque riche nabab, nouveau *Deus ex machina*, viendra à temps sauver la petite Margot, d'une déche, qui menace de devenir complète. Qu'en pense la compagnie de ses promenades Jeanne la Boulotte ?

Il avait déjà quelque temps que nous n'avions vu la mignonne et gracieuse petite Thérèse. Nous avons eu le plaisir de la rencontrer, mercredi dernier, sur les allées de Tourny. Elle nous a paru plus belle que jamais. Comme toujours elle était accompagnée de sa digne et portait une ravissante toilette.

Simple question : Va-t-elle toujours faire ses promenades à la campagne ?

Cette pauvre Marie Vadrouille bat continuellement la déche. Toujours la même robe, le même chapeau et le même échambré. Le nabab qu'elle avait réussi à dénicher l'a donc lâchée ? Décidément aimable vadrouille la chance ne te favorise pas.

Baba vient de mettre la main sur un richissime nabab et depuis ne sort plus qu'accompagnée d'une camériste.

Chose étonnante, mirobolante, épataante, abracadabrante ; Vadrouille a abandonné sa perruque blonde ! Nous l'en félicitons vivement.

Aninthe continue plus que jamais à faire des effets de torse. Si elle croit par ce moyen avoir du succès on la réputation de femme chic, elle se trompe énormément.

Bordeaux possède une poseuse de lapins qui répond au doux nom de Mary et habite les allées d'Amours. Voici comment cette fille d'Albion opère. Quand elle a assez bien endoctriné son michet, elle décide à se faire payer à souper au Chateau-du-Diable ; puis pendant le cours du dîner, après avoir dégusté force vins fins, elle soulage — très délicatement — le porte-monnaie du Don Juan de dix louis. Puis nos deux tourtereaux remontent le lendemain pour aller s'esbaudir dans une alcôve bien parfumée. On arrive au domicile de la belle, plein de désirs fous, et... sous un prétexte quelconque elle vous congédie vous priant de revenir le lendemain.

Vous pouvez revenir le lendemain et les jours suivants ; vous êtes signalé à la bonne, qui vous répond invariablement toutes les fois que vous vous présentez : Madame est sortie !

Nous signalons cette tendresse aux membres du Garenne Club. C'est une bien belle pièce de gibier, qui fera honneur à celui qui la tombera (en fait de lapins, s'entend).

Hélène qu'on croyait partie de Bordeaux est depuis un mois à verser le liquide si cher à Gambrius aux habitués d'un café du qual de Queryres à la Bastide. Le café se trouve au dessus du collecteur général de la Baside — la boue va toujours à l'égoût — La loi des bruyants réveillons si fréquents lorsqu'elle était au café de l'Univers elle a pour double occupation de se perfectionner dans l'art de tirer les cartes et constater l'efficacité d'un remède inventé récemment par un élève du Docteur Ricard.

Nous apprenons qu'un complot se trame contre Jeanne de la rue Delurbe et Marie-Louise, par deux pigeons à qui elles ont, de concert, posé une certaine quantité de lapins. Nous serions heureux d'enregistrer dans nos colonnes le résultat de ce complot.

Blanche l'ex-servante de l'Univers, va dit-on acheter un café à Carcassonne. Serait-ce avec la monnaie du jeune marié ? nous le croyons fort.

Thérèse L. dont nous parlions dans notre dernier numéro, sera désignée désormais dans nos colonnes, sous le nom de Thérèse Ecrivaine et pour cause.

Donc Thérèse Ecrivaine ferait bien de ne pas faire de chambre dans ses appartements, car, à ce qu'on dit, une plainte aurait été déposée par sa propriétaire à la police des... nous n'irons pas plus loin, cette belle petite doit comprendre.

C'est bien vrai !... Fernande Teil, la scandaleuse, se marie, les bans sont publiés depuis huit jours sous le nom de : Amélie Teil. Cette belle cascadeuse se marie avec... nous serons discrets. Pour plus amples informations, lecteurs, allez voir à la mairie au tableau des publications de mariage, se trouvant dans la cour sous le péristyle, à gauche en entrant.

Raoul de MARAL.

Nous recevons la lettre suivante que notre impartialité nous fait un devoir de publier :

Monsieur Raoul de MARAL,

Rédacteur de la *Bavarde* à Bordeaux.

Monsieur,

Je crois avoir toutes vos faveurs, Monsieur de Clèves du moins l'avait souvent laissé comprendre dans ses articles, et voilà aujourd'hui, lassée de cette galanterie, la *Bavarde* calomnie une de mes camarades et moi.

« Clara Verteneuil a quitté Bordeaux. » Sur qui va maintenant reporter l'amour « qu'avait pour cette belle, la cascadeuse « Flore Weil ? » Voilà ce que vous dites.

Vous avez le droit, Monsieur, d'être bavard, puisque c'est votre profession. Mais de quelle autorité vous armez-vous celle de... vous tromper ? Et d'ailleurs qui donc vous commande de fouiller dans la vie des personnes que vous n'avez pas l'honneur de connaître ?

Que vous ai-je fait, que vous ai-je dit ? Pourquoi ces insultes purement gratuites ?

J'espère que tout cela n'est qu'un enfantillage, mais cet enfantillage frise la diffamation.

Espérant qu'en galant homme, vous saurez faire oublier ce que vous avez dit, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

Flore WEIL.

Bordeaux, le 24 mars 1883.

Aminthe, en un joli costume de velours noir trappé. Zélie toujours charmante avec son chapeau cendré. Julie de la rue Delurbe toujours avec son même manteau. La grosse Victorine dans une toilette rouge. Cette belle épinglée se souvient-elle de son état de lisseuse ? Nous en causerons. Jeanne Vadrouille véritablement superbe en un costume noir avec chapeau bleu, mais on s'étonnera de ce que cette femme sans cœur, en deuil depuis un mois, arbore déjà des chapeaux et costumes de fantaisie. La petite Rognon, en bleu, Jane Olivier toujours aussi folle et aussi enfant que miss Baby. Nous en oublions certainement, mais elles nous pardonneront ce léger oubli.

GEORGES DE CLÈVES.

Un journal reproduit un entrefilet du *Lyon-Républicain* annonçant la condamnation d'un *seigneur de la Bavarde*. Ce journal en a menti, cet individu n'a jamais écrit une ligne dans notre journal.

Nous espérons que l'ancien collaborateur de la *Bavarde* qui a fait cette reproduction, insérera notre démenti.

LITTÉRATURE.

A la première du cirque Casuani, la grue qui a nom Fifine se pâmait d'aise aux saillies du clown Papino. Elle avait un certain déhanchement qui offusquait ses voisins. Un conseil, ma chère amie. Si tu veux être à la hauteur, ne sois pas si familière avec ta gentille bonnie. Serais-tu une élève de M^{lle} Giraud, ma femme ? De la tenue Fifine ne prends pas tout le monde pour des vœux.

Que la charmante Zélie de Bordeaux se console. Il n'en a que pour quinze jours et sera plus prudent à l'avenir.

Bianca des Folies-Bergères est venue nous voir ces jours-ci. Toilette splendide, tenue correcte. Que venait-elle faire ? fantaisie ou dragon ? C'est avec plaisir que je lui renvoie le bonjour qu'elle m'a fait souhaiter.

A peine avons-nous aperçu Alexandrine, un jour de marché.

Elle était en compagnie de l'atome Thérèse qui a fait ses relevailles. Ces poules d'eau n'ont pas paru ces jours de foire.

Nous offrons une chambre au vanné qui a nom Valentine ; dorénavant ce pourri n'aura plus pour témoins, comme un soir de l'autre semaine, de la litte, la lumière crue d'un falot d'écurie, le piaffement des chevaux.

Qu'avaient donc à rire Maria et Françoise samedi dernier près de la Poste. Auraient-elles plumé un pigeon ? J'en doute car j'entends toujours dire que Maria a du linge.

MARQUISE DE COULEUVRE.

Pau. — Un sinistre maritime. — Vendredi soir 13 courant, vers huit heures, un abordage qui aurait pu avoir des suites fatales s'est produit à la hauteur du cap Saint-Louis, entre une frégate de hauts-bords, la *Marie Nelly*, et un plongeur, l'*Alphonse*, déjà célèbre par des croisières sur nos côtes et sur celles de bon nombre de goélettes, particulièrement de la *Blanche* de notre port.

Ces fameux grimauds n'ont jamais fabriqué de cartes à jouer ; celles de l'état-major lui sont inconnues. Les cartes de géographie et les cartes transparentes lui sont familières ; il fait collection et sa patrie de celles qui émanent du laboratoire de M. Camocasso. Dans cette rencontre, le *Roi des mers*, c'est son surnom, aurait pu couler, affaire d'habitude, mais il en a été quitte pour une forte secousse, qui l'a profondément ébranlé.

MARROCK.

Agén. — PROFIL DEMI-MONDAIN. GRISSETTES ET COCOPES. — Hier apparition nouvelle de Lucie la brune en compagnie de dame Jeanne, une veuve de la réserve. — Elles ont répliqué leur enseignes et l'on se donne ensuite comme exhibition rare. — On ne s'y prend plus mes chères. — Corrigez vos tournures, raccourcissez vos dents, et l'on verra.

Et Bluette, légèrement usée cette pauvre enfant, un platrage rose et vous pourriez rester à l'état.

Vive rumeur parmi nos demi-mondaines. — Chut ! on se demande à voix basse pourquoi Marie Louise et son amie ne vont-elles pas à la messe de midi à la cathédrale, seraient-elles en rupture de dévotion ? L'instinct serait mal choisi.

Le baron X... de Gérolstein serait-il indisposé ? L'aventure de l'autre soir l'a-t-elle pris sur les dents ? — Ah ! baron ! baron ! Je crains pour votre vertu. — Cette maudite Louise sera le tombeau de votre cœur. — Il est assez vaste, cœur d'atichau n'est-ce pas.

Notre belle demi-mondaine du cours René courait la foire aux jambons. On dit qu'elle aurait fait commande pour l'année 1883 de six douzaines de saucissons. Et l'on dira que le naturalisme décoré. C'est pour la clientèle tout ça. Un conseil : Belle tata, ne grignotez point trop de porcs, autrement gare la trichine.

Dernière heure. — D'ou sortent ces dominos noirs qui faisaient dimanche de l'œil aux colottes rouges. Vous en pinchez donc pour la garance, jolis coeurs ?

Et Louise la mince avec qui se promenait-elle jeudi sur la plateforme avec un chapeau à plumes bleues, voudrait-elle se faire prendre pour une femme honnête — Nenni. — La situation de la reine Pomarée lui monte la tête et d'après les intimes, le baron X... par exemple, elle s'est mise aux annonces pour trouver quelque nabab. Que voulez-vous chère *Bavarde*, on ne marche point avec des robes de satin et de velours broché pour rien. Il y a un mystère et son affectation à suivre les militaires prouve une fois de plus qu'elle entre en déche. Dieu ! y maintienne longtemps, cela formerait sa petite taille.

Adios.

On nous annonce l'arrivée d'une charmante enfant répondant au doux nom de Marie (ne pas confondre avec celle qui pue) faiblement elle n'a pu trouver encore de logement dans la rue X... car elle n'a pas sur elle un sou vaillant et la propriétaire de l'hôtel ou elle est actuellement lui a défendu de recevoir des clients chez lui. Triste. Triste. Pas de cœur ce maître d'hôtel. Heureusement, la *Bavarde* lui prêtera son aide, une souscription est déjà ouverte.

Adios. — On nous annonce l'arrivée d'une charmante enfant répondant au doux nom de Marie (ne pas confondre avec celle qui pue) faiblement elle n'a pu trouver encore de logement dans la rue X... car elle n'a pas sur elle un sou vaillant et la propriétaire de l'hôtel ou elle est actuellement lui a défendu de recevoir des clients chez lui. Triste. Triste. Pas de cœur ce maître d'hôtel. Heureusement, la *Bavarde* lui prêtera son aide, une souscription est déjà ouverte.

dées à travailler le lundi. Mystère. Signalons toutefois la présence de Marie (cette fois celle qui pue, après renseignement il fait exact) dans une loge... M. Louise qui plus modeste se contente d'aller ennuyer ses voisins au parterre sur son chant continu. Un peu plus de tenue S.V.P. on ne vient pas au théâtre pour vous entendre que diable c'est bien assez de vous y voir.

La charmante V. est partie pour Bordeaux dimanche à 1 heure, elle va dit-on y rester. Tant pis.

K. L. U.

Montauban. — Je ne veux pas rechercher quel est le correspondant qui vous a communiqué l'article concernant la Blonde Madeline qui, à pour protecteur dit-il, un vieux qui lui laisse à peine le temps de vaquer à ses caprices amoureux, ce qui la contrarie un peu. Qu'en sait-il ? C'est peut-être le contraire. Je ne veux pas, ajoute-t-il, laisser d'oublier son amie Marie la Blonde, qui un costume par trop décolleté a rendu malade d'une jaunisse.

En carnaval, on n'est pas à l'abri de ces vents-couils, qui vous font jaunir. Elle est du reste parfaitement guérie.

Je ne vous parlerai donc pas de ces deux perles, qui font bien des jaloux. Qu'on se dise !

Nous avons bien d'autres chattes à fouetter. Nous pourrions nous esbaudir et au besoin nous esclaffer de rire, si nous voulions. Elles sont donc aux brunes et aux blondes. Je ne vous parlerai aujourd'hui que de la Blonde.

Aux grands yeux bleus, aux cheveux blancs, mais si clairs qu'elle n'en a plus, ce qui la contrarie énormément, elle ne fut pas mal dans son temps. Elle va souvent en villégiature sur la plage d'Uriage. Elle arrive de Nice cette année où elle est allée étaler sa poitrine presque bordelaise sur la promenade des Anglais. Quel effet a-t-elle produit ? Je l'ignore. Y était-elle seule ou avec son protecteur ? J'en doute. Je le crois trop occupé dans une administration importante pour qu'il puisse ainsi se dévoter.

Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'elle ne détecte pas les sous-oeufs des dragons en papibuliers. Si elle a été dans un grade élevé dans l'armée, elle est descendue bien bas actuellement.

R. B.

Figeac. — Nous engageons les belles Louise et Rose à avoir plus de patience pour attendre dans leurs promenades aux environs de la gare ; elles éviteraient ainsi de faire des courses inutiles et enlèveraient la mauvaise opinion qu'on pourrait avoir sur elles ; nous n'en dirons pas plus long pour aujourd'hui.

La petite Jeanne a disparu depuis quelques jours ; elle aurait choisi Bordeaux pour le nouveau théâtre de ses exploits.

Dernièrement, nous avons aperçu, se promenant sur le champ de foire, la belle Isaura, cherchant à acheter des bêtes à cornes.

CONCERT DES VOYAGEURS. — Nous avons été étonnés de voir la direction faire relâche toute cette semaine. Nous n'avons pas besoin d'en connaître la cause.

Samedi dernier, la troupe a fait sa réapparition. Nous aurions supposé que le directeur aurait fait de grands changements dans le personnel, nous nous sommes trompés. Les dames Louise, Aimée et Rose ont reparu sur les planches. Voilà déjà plus de deux mois que nous les entendons chanter ; mais on compensation on nous a servi deux nouveaux dévots : Mlle Blanche, chanteuse comique de genre, belle femme, mais pas de voix ; M. Papagney, comique excentrique, qui promet de nous faire passer quelques agréables soirées.

PASSE-PARTOUT.

Concert des Voyageurs. — La Jeunesse Figeacoise ne s'est pas contrariée du départ de la troupe du Casino, la saison d'hiver est à son terme car pour aller entendre le même répertoire chanté depuis plus de deux mois c'est une scie. Malgré cela nous espérons que pour ses adieux la troupe nous fera entendre les meilleurs morceaux de son répertoire.

Depuis quelques jours, nous ne voyons plus la petite Pélégie, aurait-elle enfin suivi le conseil de ses amis se rangerait-elle afin d'éviter de faire parler d'elle. La suite nous l'apprendra.

Montpellier. — Avis. — Adresser toutes les lettres et communications chez M^{me} veuve Chambardons, libraire, Grande-Rue, 51.

Chahuts et grands écarts du demi-monde. — Blanche la Marseillaise, qui s'est, comme on le sait du reste, transférée de la rue Sérène dans la rue des Jardins, pour être plus près de son amie intime, la volumineuse Camélia, de vadrouilleuse mémoire, ferait mieux de faire un peu moins la rue. Il est vrai que la police des mœurs semble tolérer, dans ce quartier d'outre-port, les nombreux racrochages de ces dames de bas étage, autant pendant le jour que pendant la nuit. C'est là un scandale qu'il importerait de faire cesser au plus tôt ; ces femmes en peignoir, et fumant la cigarette au milieu de la rue, sont une protestation vivante contre la morale d'abord, et ensuite un obstacle au passage des familles honnêtes, entières ou non, qui ne peuvent se rendre chez elles sans assister à ce scandale. Il y a une cité affectée à ce genre de commerce, qu'on y relègue toutes ces vadrouilles !

Nous nous sommes aperçu que la petite Virginie ne pouvait faire une seule apparition à l'usine de la rue Marguerite, sans que le public des galeries, qui content en grande partie la masse faubourienne, lui crie à tue-tête le nom du petit animal susdit, sur l'air des *Lampions*. Pour lui prouver que nous ne sommes pas méchant, nous nous bornons à constater le fait, sans ajouter des commentaires.

Aperçu, dimanche soir, dans une loge, au théâtre de la rue des Bous-sairolles, la petite Théonie, qui a reparu à l'horizon après une absence motivée de plusieurs mois, qu'elle a passés dans un établissement hospitalier bien connu dans la rue Blanquerie.

Grand-Théâtre provisoire. — M. Mercurin, l'intelligent directeur du Grand-Théâtre, fait, il faut l'avouer, de louables efforts pour continuer à attirer la foule des spectateurs. Après les spectacles populaires, à moitié prix,

qui ont très-bien réussi, il monte actuellement le grand opéra ; M. Guille, fort ténor du théâtre de Marseille, est déjà engagé à cet effet. Nous applaudissons à cette excellente mesure de notre impresario.

En terminant, nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs, que M. Mercurin a signé à M. Henri Leroy, notre sympathique ténor léger, un réengagement pour la prochaine année théâtrale. Nous félicitons M. Mercurin de son bon choix, et M. Leroy de la faveur dont il est honoré, grâce à son talent d'artiste consommé.

..

Théâtre du Gymnase. — Nous avons assisté, dimanche, à la réouverture de la salle de la rue Boussairolles. M. Petit, le sympathique directeur du Gymnase, qu'aucun sacrifice n'arrête pour plaire au public, vient de monter une troupe de grand opéra. On donnait, la *Juive*. Hatons-nous de dire que lesuccès a été complet : artistes, chœurs, orchestre, ont rivalisé de zèle et d'entrain pour mériter les nombreux applaudissements et rappels que les spectateurs ne leur ont pas ménagés. M^{lle} Perret, forte chanteuse, qui nous vient du Capitole de Toulouse, est réellement une véritable artiste douée d'une très-belle voix et d'un grand art scénique qui témoigne sa parfaite habitude des planches. M. Allard, fort ténor, a eu de très bons moments, et a soulevé d'unanimes bravos. Le ténor léger, M. Garrigues, qui a tenu avec succès, pendant deux ans, les premières scènes de Marseille, possède une voix fraîche, agréable, qui, des premières notes enlève son public. Enfin, la première basse, M. Ducoudray, est un jeune débutant qui promet beaucoup. En somme, succès de tous les artistes ; signalons en passant le trio du second acte, qui a été chanté comme nous ne l'avions entendu de longtemps à Montpellier, et qui a été vivement applaudi.

L'orchestre, sous l'habile direction de M. Luigini, a très-bien rempli sa tâche, quoique habitué à jouer le grand opéra ; la baguette magique de son chef est du reste un gage vivant de son succès.

Nous remercions M. Petit des délicieuses soirées qu'il va nous faire passer avec de tels éléments de réussite.

..

PETITE CORRESPONDANCE.

Oscar Touché, prenons note de vos renseignements. Article passera dans prochain numéro. Merci. — Julie Rossolli, nous ne faisons pas de personnalités masculines. — Carotus, à cette, ah ça ? vieux copain, est-ce que tu fais le mort ? Et Léon ? Il a fait il y a un lundi de *l'après-midi*. — Alexandre de la Carosse, dis-moi un peu, quand m'enverras-tu ce que tu sais ; demande adresse à Léon. — Paquita, pouvons pas couper de cette affaire là, cela touche à la vie privée.

DE VANCE.

Pézenas. — Dans divers numéros de la *Bavarde*, plusieurs articles ont paru, parlant d'une demoiselle de cette ville, que l'on surnommait la Cascadeuse. Sur sa demande, nous nous exprimons de déclarer que Monsieur A. Gras n'en est nullement l'auteur, et qu'il n'a jamais collaboré à notre journal.

Nous déclarons aussi que notre correspondant Polybe n'a jamais écrit, dans notre journal, que la chronique théâtrale.

LA RÉDACTION.

Ne paraîtrait-je pas indiscret de demander à notre blonde Toutoumette quel est, le motif qui a pu la décider à raconter naïvement à un de nos plus beaux coqs pycnéos (abonné à l'établissement) la promenade nocturne qu'elle fit par une nuit très fraîche de Janvier en compagnie d'une charmante dame soûdisant bordelaise et de deux ou trois jeunes gentlemen.

Etait-elle sous l'impression violente du nombre considérable de bocks qu'elle avait absorbés ou bien était-ce pour se donner de l'importance qu'elle a fait cette révélation, voilà ce que je serais désireux de savoir.

Je conseillerais à cette naïve et charmante enfant d'être un peu plus réservée à l'avenir et de ne pas trop jaser sur le compte des dames qui pourraient être de sa compagnie comme elle. Il a fait en cette circonstance car je pourrais très-bien raconter avec détails quelque petite histoire qui ne lui ferait pas trop plaisir.

Je crois qu'elle suivra mon conseil et que dorénavant, elle ne me donnera pas l'occasion de faire comme je lui promets plus haut.

BROUCANELLO.

Béziers. — Nous apprenons avec un certain plaisir que Blanche la Commandante est allée faire un voyage en Espagne. Espérons qu'il lui sera un peu plus favorable pour les nababs qu'elle a déjà vus à Béziers, car avec l'argent de la vente des peaux de lapins qu'on lui a posés, elle a pu faire le voyage de Béziers à Barcelone avec peu de chose. Mais il y a tout lieu de croire qu'elle reviendra bre-douille.

Marquis de la TONNELIÈRE.

Café des Fleurs. — ..

Et le murmure allait crescendo. Le chasseur de l'établissement transformé pour la circonstance en régisseur, parlant au public, vint annoncer que M^{lle} X... l'étoile de céans, ayant précipitamment quitté notre ville, la direction toujours désireuse de etc. etc., se proposait de traiter, prochainement (avec M^{me} Chamarré, artiste d'opéra, bien connue du reste de tous les dilettanti biternois, et le murmure passa comme par enchantement. Nous parlerons en temps et lieu de ce début.

Béziers-Mondain. — Les amis de Blanche, sac-à-lus, sont dans la désolation. Cette tendresse s'obstine depuis quelque temps à rester calfeutrée chez elle. Même les émotions n'ont pas le privilège de lui faire quitter son appartement. Son absence est vivement commentée dans un certain cercle de notre ville, où les dames sont admises à prendre la carte. On va même jusqu'à insinuer que son amie Jeannette de Saint-Comant, n'est pas tout à fait étrangère à la clausuration de Blanche. Mystère et nymphomanie !

Alios, l'institutrice, une des victimes les plus en vue de la Société la Garenne, demandant un emploi de garde-malade, auprès d'un homme. S'adresser à son domicile, de 1 heure de l'après-midi à cinq heures.

Aperçu vendredi au Skating, Anna la Béar, naïve, décochant force caillades aux nom-

breux villageois qui, le jour de marché, envahissent l'établissement. Cela n'a pas empêché notre gambilleuse de rentrer bre-douille. Ah ! dame, par le temps de phylloxéra qui court, les nababs ne pousent pas comme des champignons.

GÉPALAS-DE-CŒUR.

Dernière heure. — La brune Émilie, qu'un de nos confrères de la presse Mondaine honorerait de ses bonités, vient de filer précipitamment, emportant le prix d'un riche mobilier, acheté à crédit, et qui lui avait été offert tout récemment. L'absence de notre susdit confrère, fait supposer, qu'il aura accompagné la fugitive qui, à ce qu'il paraît, se serait dirigée vers la Tunisie. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette affaire, qui fait aujourd'hui l'objet, de toutes les conversations dans le monde galant.

GÉPALAS-DE-CŒUR.

Léa et Marthe, deux impures celless-là. Mes chères petites, vous ferez bien de vous retirer du commerce. Vos joues plâtrées comme des vieux murs, effarouchent les amateurs. Un chiffonnier ou un antiquaire sont seuls capables de vous trouver encore des charmes, ou bien encore un infirmier. Solognez-vous. La *Bavarde* est curieuse la première aurait été empalée dans un voyage à Constantinople ; quant à Bluet, elle aurait le cœur brisé. — Très convenable M^{lle} Lyri et tout à fait digne d'encouragements. — M^{lle} Dulac (Callipyge) a de belles... jambes et Dieu sait si elle ne les cache pas. — M^{lle} Favier a de gros diamants et ne les cache pas non plus. — M^{lle} Guérin, elle, a une fort jolie voix et c'est avec un véritable plaisir que nous l'avons entendue roucouler *Oiseaux légers*. — Quant à M. et M^{me} Montin, les applaudissements et les rires qu'ils soulèvent chaque soir dans la salle sont la meilleure preuve de leur succès.

Prochainement débuts de M. et M^{me} Alfred.

ALCAZAR. — Grand succès de la troupe Constanti dont les périlleux exercices attirent chaque soir un nombreux public. — Toujours suave M^{lle} Sarrazin et toujours fort goûtée des amateurs en général et des gouristes en particulier. Il y en a pour les yeux et pour les oreilles. Une voix lactée et une gorge divine ! — Moins imposante mais plus gracieuse peut-être et avec autant de talent, M^{lle} Sivaldi se fait de jour en jour plus applaudir. — Un peu froide M^{lle} Delga mais très correcte. Ne fréquente d'ailleurs que les gens corrects. — L'état de la petite Eugène commence à nous inspirer de sérieuses inquiétudes. Elle que nous avons connue plus fraîche qu'une rose, alors qu'elle fleurissait à l'ombre protectrice de Khyrol — nous la voyons aujourd'hui plus pâle qu'un soir d'automne.

Le *Lapin* prétend que c'est pour avoir avalé un os de *sepiol* qu'elle a perdu ses couleurs. Ce n'est pas tout à fait exact car c'est bel et bien un flacon de *sepiol* qu'elle a ingurgité. — Nos compliments à M^{lle} Mariana et Maria Fauré deux charmantes et consciencieuses artistes et à M. Stevanard un comique comme on en voit peu.

Sous peu, renouvellement de toute la troupe.

Carassonne. — Signalons d'abord l'arrivée à l'Alcazar d'une cargaison de pensionnaires assez cascadeuses et pas trop mal frusquées. Citons en courant : Marguerite Gauthier, un frais minois de grisette, qui, quelques jours après son arrivée, s'est fait poser un lapin par le président du *Garenn-Club* carassonnais ; Carlo Batti, une ex-gambilleuse de Toulouse, qui est en train de s'en faire poser un stock à domicile ; sa sœur Frédérique qui a fait un *levage* beaucoup plus productif ; Maria Faure, une brune provençale à l'œil co...quin, en passe de devenir célèbre par ses pertes de toute sorte, mouchoirs, lettres, elle perd tout, l'excellente fille, et cela, même sur la scène.

Citons encore, Mlle Jeannin, Mlle Degermy, qui, lorsqu'elle chante, croit que c'est arrivé, et enfin, Mlle Mialhet, une artiste consommée, qui, à beaucoup de talent, joint malheureusement beaucoup de prétentions. Au premier jour, Aline Tate-grian.

L'Eldorado également a ses attractions. C'est d'abord la mine chiffonnée et sympathique de la douce Lyrie qui, en attendant de bruler les planches, brule les coeurs ; c'est encore Bluet, dont les traits et les goûts par trop masculins ne plaisent pas à tout le monde ; à signaler le double lapin que lui posa le président du *Garenn-Club* carassonnais déjà nommé — le soir même où il en posait un à Marguerite. — N'oublions pas de mentionner les diamants de Jeanne Favier, les appas *colossaux* de Dulac, qui possède, paraît-il, aux environs de Cannes, la villa dite des *Sylphes* ! ; la grâce et la voix charmante de son intime amie Rita Guérin avec qui plus d'un soupirent mangeraient volontiers les écrivains de l'amitié au café des Ambassadeurs ou... ailleurs. Citons enfin, Mlle Charlotte, qui, avec beaucoup de succès, élève le pied et... des lapins. Cette semaine, débuts d'une troupe de 20 personnes.

Bien triste depuis quelques jours la sensibile Henrietta, retour de Narbonne ! Dame ! il y a de quoi, sa chère et tendre Baron la quittée, et son Juju les aussi également. Parions que ce n'est pas Juju les qu'elle regrette le plus.

A signaler la rentrée à Carassonne de Marie, la sœur d'Adèle. Est-ce que les pigeons du Minervois n'auraient plus de plumes ou bien la contre-basse de l'Eldorado exerce-t-elle encore sur vous une certaine attraction, à cœur d'atichau ?

De nouveau, dans nos murs également la femme-dynamite qui a nom Renard. Narbonne n'ayant plus de coqs à dévorer, elle rentre dans son terrier, non dans ses appartements qui ont failli être saisis... d'étonnement en la voyant revenir sitôt. A l'occasion de sa fête, sous peu, grande réception. Inutile de dire que le *chahu* sera de rigueur et que... la *Bavarde* sera invitée.

JEAN-QUI-PASSE.

Perpignan.

CONCERT-PARISIEN. — Le personnel lyrique du Concert Parisien a été renouvelé presque entièrement depuis notre dernière chronique. Nous allons, en conséquence, passer une revue

complète de la troupe de cet établissement.

Le premier nom qui accourt sous notre plume est naturellement celui de :

Mlle Jeanne Bréham, romanière. *Bravo ! Bravo !* Tous les soirs, un tonnerre d'applaudissements salue l'artiste aimée, dès son entrée en scène. Mlle Bréham possède une splendide voix de contralto aux vibrations chaudes et sympathiques. Elle enlève les belles chansons de son répertoire avec une maestria remarquable, et ses accents convaincus font courir des frissons d'enthousiasme patriotique dans la salle empoignée.

Elle est surtout applaudie dans : *Chapeau bas devant la Marseillaise* ! qu'elle lance avec des attitudes délicieusement provocantes.

Bravo ! Bravo ! Bravo ! Mlle Marie Meunier, chanteuse légère, pourrait certainement tenir la tête de la troupe si elle se montrait moins disposée à manifester la haute opinion qu'elle professe pour son propre talent. En effet, cette dame, désireuse de produire quand même des effets dont sa réputation pourrait se passer, exagère, particulièrement dans les notes élevées, les éclats de sa voix qui se cabre sous la violence et passe souvent à côté du ton. Néanmoins — et pour rester impartial — nous enregistrons le succès de notre chanteuse légère à qui il ne manque pour se hisser au premier rang — à côté de Mlle Bréham — qu'une appréciation plus saine de sa valeur et... un peu plus de modestie. Après cela, c'est peut-être par excès de modestie que Mlle Meunier s'exerce à vouloir s'élever beaucoup pour descendre un peu...

Mlle Guiberto et Ruquetti. — Le premier soin de ces deux dames, dès leur arrivée dans nos murs, a été de débiter la ville et ses habitants, sous ce fallacieux prétexte qu'elles ne trouvaient pas de logements dignes de les recevoir. Pour les punir, nous nous abstenons de donner notre opinion sur leur compte, comme artistes. — C'est ça qui nous est bien égal ! vont-elles s'écrier. Aussi, en réponse à cette impertinence prévenue, nous prouverons que nous sommes essentiellement galant puisque nous nous dispensons d'ajouter qu'elles forment à elles deux une paire de *clous* de la plus belle eau.

Mlle Rosita Meunier, chanteuse comique, est la sœur de notre chanteuse légère.

— Et puis ?

— Et puis... ? N'est-ce donc pas suffisant ?

M. Baldy détaille la chansonnette de genre avec finesse et distinction. Nous regrettons que notre jeune comique ait une certaine tendance à chanter plutôt la pochade qui est moins dans son tempérament.

ROBERT DE MARVILLE.

Avignon. — Nous avons parlé dernièrement de la disparition d'une de nos vadrouilles de bas étage : Gabrielle Escoffier. Nos cascadeuses se demandent encore ce qu'est devenue cette chère amie. Nous nous sommes fait un devoir d'approfondir ce mystère et, après maintes recherches laborieuses, voici les renseignements que nous avons rapportés.

Dame Gabrielle, furieuse de l'abandon d'un de ses amants parut un beau matin de la bonne ville d'Avignon pour se mettre à la recherche de l'infidèle, contre lequel elle proférerait les plus terribles menaces. Profitant de la complaisance d'une propriétaire modèle, elle emprunta à cette dernière une petite somme d'argent et quelques effets de lingerie, dont elle était complètement dépourvue. La susdite Gabrielle trouva même le moyen de se faire confectionner un costume dont son incomparable propriétaire consentit à garantir le paiement.

C'est dans ces conditions que notre vadrouille débarqua dans la vieille cité phocéenne, où elle comptait retrouver l'objet de ses amours.

Mais, hélas ! toutes recherches furent vaines. La bourse s'aplatissait de jour en jour, les bonnes aubaines étaient rares, les adorateurs de rencontre faisaient absolument défaut. C'est que Gabrielle-Crampon ressemble à rien moins qu'à l'une des trois Grâces !

Alors un morne désespoir s'empara de notre hétéro. Sans ressources et sans protecteur, elle ne savait que devenir dans cette grande ville où elle ne connaissait absolument personne. Si encore elle avait su écrire ! mais la pauvre fille n'a jamais su déchiffrer l'enseigne d'un confiseur. Vous voyez d'ici quelle déplorable situation !

Elle se promenant un soir sur la Cannebière, humant les senteurs odoriférantes du vieux port, avançant sa salive chaude fois qu'elle passait devant la vitrine d'un rotisseur. Un brave maitre en goguette s'arrêta devant cette grande fille élanquée, au teint blafard, aux yeux bistrés et dont la bouche entr'ouverte par le rictus de la faim semblait dire : du pain ! du pain !

(A suivre).

BLZEBUTH.

Grand-Cômbe. — Dimanche passé grande affluence dans l'arsenal de la grosse Hippomène, dans le but de découvrir les correspondants de la *Bavarde*, mais toujours sans succès. Mais pour se venger, elles ont inventé une autre mode de riposte : la fabrication des chansons sans imprimerie dont j'ai entendu le refrain d'une sur l'air de Castellane dont en voici le texte :

L'as-tu vu Glorinette
Glorinette,
L'as-tu vu, M'sieur
Glorinette le Bossu.

Ce qui ne l'empêchera pas de passer ces balles au lami noir de sa plume acérée.

GLOPINET.

Nîmes. — Nos plantureuses demi-mondaines s'étaient toutes donné le mot pour étreindre des toilettes monstres. Il est vrai qu'elles ne pouvaient choisir un jour plus beau que celui de Pâques.

Nous avons remarqué parmi celles qui se promenaient à la musique : Louise Michel ; cette charmante hé-bé avait un costume des plus ravissants, ainsi qu'un magnifique chapeau mascoffe qui allait à ravir.

Clémentine était superbe dans son costume bleu ciel.

Jusqu'à nos charmantes lyonnaises qui sont on ne peut plus originales.

Profitez, chères belles, profitez, et rappelez ce fameux proverbe :
Il y a un temps qui trempe
Et l'autre qui détrempé.

Décidément Blanche et Joséphine ne tiennent nullement compte des observations de la *Bavarde*. Elles continuent à cascader de plus belle.

Eh bien prenez garde, belles vadrouilles ! Benvenuto va se mettre après vos trousseaux avec un tel acharnement, qu'il signalera jusqu'à vos moindres faits et gestes.

